



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

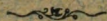
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Souvenirs d'un musicien en province

Auguste
Tolbecque



A. TOLBECQUE



SOUVENIRS
D'UN
MUSICIEN
EN PROVINCE



NIORT
IMPRIMERIE TH. MERCIER
4, rue Yver, 4
—
1896

MUSIC LIBRARY
UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
BERKELEY

Auguste Tolbeque

MU

Paris 1830. Niort 1919

60-

Violoncelliste

professeur au conservatoire de Marseille

et Violoncelliste à la Société des concerts à Paris
celebre par son art de luthier (1903)

SOUVENIRS D'UN MUSICIEN

EN PROVINCE

A LA MÉMOIRE
DE L'ABBÉ LA PAIX

Sep
Musique

A. [TOLBECQUE]



SOUVENIRS
D'UN
MUSICIEN
EN PROVINCE



NIORT
IMPRIMERIE TH. MERCIER
4, rue Yver, 4
—
1896

**MUSIC LIBRARY
UNIVERSITY
OF CALIFORNIA
BERKELEY**



SOUVENIRS

D'UN

MUSICIEN EN PROVINCE



Si par ces temps où règne le goût des voyages circulaires, il vous prend la fantaisie de passer par la Picardie, vous pourrez voir au milieu d'un pays de plaines mollement ondulées les flèches élancées des trois paroisses de Trion-sur-Verse, petite ville de 22 mille âmes environ, où se passèrent il y a bien des années déjà, les faits que je vais essayer de vous conter. Ça n'aura d'autre mérite que d'être scrupuleusement vrai et quelque peu édifiant. Mais rassurez-vous de suite, il n'y a pas de drame en tout ceci, puisque le héros, j'allais dire la victime de l'aventure que vous allez entendre, vit retiré dans une honnête aisance, portant gaillardement ses 60 printemps.

Cette petite histoire aura je crois son côté utile, en rendant circonspects les jeunes artistes de la Capitale, trop impatients d'avoir une

situation indépendante, et qui pour cette raison acceptent la première position qu'on leur offre dans une petite ville de province où les attendent mille tracasseries qu'ils ne soupçonnent même pas. Cela dit en manière de réflexions, je commence.

Donc il était une fois un brave garçon né à Paris de parents pauvres, dont le père n'était qu'un simple *contredansier*, ce qui veut dire en argot de métier, musicien de bal, et la mère un petit professeur de piano qui lui apprit ses notes en même temps que ses lettres. Lorsqu'il fut en âge d'aller à l'école, sa jolie voix le fit admettre à la maîtrise de sa paroisse. C'est là qu'il apprit le plain-chant en même temps qu'il servait la messe et soufflait à l'orgue. A onze ans il tenait sa partie de second violon au cirque des Champs-Élysées, sous la direction d'une espèce de butor qui distribuait des taloches à ceux de ses musiciens qui vers la fin de la séance ne raclaient plus assez fort.

Plus tard *Julien* (c'est ainsi que j'appellerai le jeune artiste, bien que ce ne soit qu'un de ses noms de baptême) trouva une place de premier violon dans l'orchestre de Philippe, le physicien, célèbre saltimbanque qui fit courir tout Paris en tirant des plis de sa robe de magicien des bocaux de poissons rouges. Il entra ensuite au Conservatoire où il suivit la

classe de violon du *père* Guérin, celle d'harmonie de Bazin et le cours d'orgue du vieux Benoist qui fut le maître de Saint-Saëns, Lefébure Wély, Chauvet, Hocmelle, César Franck, Bazile, etc., etc. C'est aux leçons de ces professeurs excellents que Julien devint un artiste sérieux. Après avoir pris part aux concours de violon et d'orgue et remporté la même année un second prix pour chacun de ces instruments ainsi qu'un premier prix d'harmonie, il entra à l'Opéra Italien, puis à la Société des concerts comme aspirant et réussit enfin à se faire une modeste position. Malheureusement, en ce temps-là, les villes d'eaux n'avaient pas encore inauguré toutes les attractions qu'on y trouve aujourd'hui : il n'y avait pas ou peu d'orchestres, et les malheureux musiciens dévoraient, dans les mois d'été où les théâtres et les salles de concerts fermaient leurs portes, les petites économies qu'ils avaient pu amasser l'hiver. De plus, notre brave artiste, qui avait perdu ses parents après les avoir soutenus longtemps, se trouva seul à 25 ans, vivant de cette vie parisienne plus intellectuelle que matérielle.

Les belles auditions du Conservatoire surtout le ravissaient, et seul dans sa chambre située sous les toits, il se plaisait à relire au Piano les chefs-d'œuvre à l'exécution desquels il avait pris part.

Malheureusement il se préoccupait peu de se garantir des déboires et des misères qui peuvent arriver dans la vie de tout le monde, et des artistes musiciens en particulier, alors que l'admirable association (œuvre du baron Taylor) si prospère aujourd'hui, n'était encore qu'à l'état embryonnaire.

Un soir, en revenant d'une répétition, notre pauvre jeune homme se trouva subitement indisposé ; un violent mal de tête, un malaise général le clouèrent sur son petit lit de fer. Sa concierge, qui faisait son ménage, ne le voyant pas descendre fut inquiète ; elle monta, frappa à la porte et entra après avoir entendu un *entrez* articulé d'une voix faible et dolente. La brave femme fut effrayée du ravage qu'avait déjà fait sur les traits du pauvre artiste le mal qu'il ressentait. Il y avait un médecin dans la maison ; il fut appelé, ausculta le malade, ordonna une potion et déclara ne pouvoir se prononcer le jour même. Lorsqu'il revint le lendemain, il dut reconnaître qu'il était en présence d'une fièvre typhoïde compliquée de pleurésie. On fit comprendre au patient que ce serait long ; celui-ci indiqua de la main un petit meuble dans le tiroir duquel se trouvaient 250 fr. C'était tout ce qu'il possédait avec un bien chétif mobilier, son violon, de Gand, un petit piano et quelques hardes. La misère guettait au chevet

du malade ; que faire ? Le docteur fit comprendre à Julien qu'étant isolé, il ne serait bien soigné qu'à l'hôpital, et le décida sans peine à s'y laisser emmener. Quelques heures plus tard, notre malade était admis à *Lariboisière*, installé dans un bon lit de la salle Saint-Ferdinand et spécialement recommandé à la sœur Saint-François.

Malgré des soins dévoués, le malade n'allait pas mieux ; le délire fit place à un état d'abattement plus alarmant encore. Il se produisit même un épanchement purulent qui nécessita une opération douloureuse. Après l'avoir subie avec courage, le malheureux resta anéanti pendant plusieurs heures. Enfin la jeunesse, la science et les soins triomphèrent de la maladie, et la santé revint peu à peu. Mais notre pauvre ami n'en resta pas moins onze mois sans sortir de l'hôpital. La seule permission qu'on lui accorda vers la fin de son séjour, fut d'aller toucher l'orgue à la chapelle, les dimanches, pour la messe des sœurs.

La première sortie du convalescent fut pour ses camarades de la Société des concerts du Conservatoire. Il fut accueilli avec une grande joie par tous les artistes de talent et de cœur dont elle se composait, car bien qu'il ne fût qu'aspirant *en cas*, on le considérait déjà comme de la grande famille. « Quand nous revien-

dras-tu, mon pauvre vieux ? — Bientôt, j'espère, répondait Julien. » Le brave garçon n'en était pas encore là. L'opération avait réussi ; mais la convalescence devait être longue, et ce n'était qu'avec une peine infinie qu'il tenait son archet. Il pouvait toucher de l'orgue ; mais il avait été remplacé dans la paroisse où il accompagnait le chœur ; quant aux élèves, ils avaient pris d'autres professeurs, ne comptant plus sur lui.

Quelques collègues pensèrent alors à donner un concert à son bénéfice. Celui-ci fut organisé en peu de temps ; mais la saison était avancée. L'hiver était passé, le monde des amateurs parti pour la campagne ; la recette fut peu importante et absorbée par les frais. Julien ne trouva qu'une somme de 48 fr. à encaisser, avec une masse d'obligations à tous ses braves camarades et à son propriétaire qui, connaissant sa situation, avait donné quittance des termes échus depuis le commencement de la maladie.

Julien en était là et avait en perspective la belle saison qui allait fermer les théâtres et faire envoler les derniers élèves, lorsqu'en lisant la *Gazette musicale*, il vit aux annonces un avis ainsi conçu :

« On demande pour Trion-sur-Verse, ville de 22 mille habitants, un professeur de violon pouvant également tenir l'orgue dans la principale paroisse. Il existe dans la localité une

Société philharmonique qui assurera à l'artiste remplissant les conditions précitées une certaine somme par an pour remplir les fonctions de violon solo et de second chef d'orchestre. »

C'était du pain assuré et en même temps la possibilité de se soustraire à l'air vicié de la grande ville pour abréger la convalescence. Julien n'hésita pas ; le temps juste de correspondre et quelques jours après il arrivait à Trion-sur-Verse, son étui de violon sous le bras et sa petite malle sur le dos d'un commissionnaire. La première visite fut pour le curé avec lequel il avait échangé des lettres.

Si vous le voulez bien, nous allons, dans la suite de ce récit, laisser la parole à notre jeune artiste lui-même.

Lorsque je me présentai à la cure, le vénérable pasteur me reçut poliment, mais à la façon d'un homme qui ne veut pas s'engager sans connaître. C'était un vieillard à l'air ascétique, au front proéminent, et à la parole brève. Il me dit qu'il aimait la bonne musique et qu'il me jugerait le dimanche suivant à la messe.

Comme je témoignai le désir de connaître l'orgue un peu avant d'en prendre possession, il m'en donna les clefs, puis m'indiqua l'adresse du souffleur, et je pris congé de lui. Tandis qu'il s'éloignait, je pus remarquer que le brave homme boitait affreusement malgré une se-

melle de dix centimètres d'épaisseur appliquée sous son soulier droit.

Ma seconde visite fut pour le Président de la Société philharmonique, ancien fabricant de papiers peints, grand et mince septuagénaire aux traits anguleux qui me parla bien moins de ma situation que des innombrables compositions, tant sacrées que profanes, dont il était l'auteur, surtout de ses ouvertures, qui n'avaient jamais rien ouvert, sans doute, mais qui figuraient à chaque programme des concerts de la Société dont il était président. Je fus effrayé de la prétention de cet homme et fus quelque peu inquiet lorsqu'il me dit qu'il avait pris des renseignements sur moi, mais que le talent ne suffisait pas à Trion-sur-Verse quand on n'était pas assuré de *son patronage*.

Je répliquai que je chercherais à le mériter, ce qui me valut l'hommage d'une romance, toujours de sa composition. Mon interlocuteur m'apprit qu'on jouerait le soir même des quatuors chez lui à 8 heures précises, qu'il serait de mon intérêt *absolu* d'y prendre part (à titre gracieux) afin de m'y faire connaître des dilettanti de la ville, heureux de se réunir dans son salon.

Je me rendis à l'invitation ; je jouai un quatuor de Mozart, un autre d'Haydn et la sonate en *la* de Boccherini, qu'un des professeurs

m'accompagna bien faiblement, hélas ! Quant aux quatuors que j'avais eu cependant la délicatesse de laisser choisir à mes partenaires, ceux-ci me laissèrent en plan plusieurs fois, en déclarant qu'ils les jouaient pour la première fois.

Le président trouva que c'était bien pour les quatuors ; mais qu'il faisait ses réserves quant à Boccherini et se demandait *si c'était bien là le style avec lequel on devait l'interpréter ?*

Un pareil compliment de la part d'un homme qui ne pouvait pas se tirer convenablement d'une simple partie d'alto me confondit, et j'en augurai mal pour les rapports ultérieurs que j'aurais avec ce grand personnage.

Je commençai ma journée du lendemain en allant faire connaissance avec l'orgue de la paroisse. Après en avoir ouvert les claviers, mon cœur sauta de joie ; je venais d'y lire l'étiquette de *Cavaillé-Coll*, cela me rappella les bienveillantes paroles de l'illustre facteur lorsque tout jeune je lui fis entendre une fugue de Bach sur un des merveilleux instruments dont il a doté l'Europe. « C'est bien, mon petit homme ; continuez à travailler, m'avait-il dit paternellement, et je tâcherai de vous aider de mon mieux. » Que d'artistes, arrivés aujourd'hui, n'ont pas eu d'autre Mécène, d'autre protecteur que lui. C'est qu'avec cette tête de

mathématicien et d'inventeur, il y avait un cœur compatissant, dont les peines et les dé-sillusions de la vie n'avaient pu altérer l'excessive bonté.

Mais revenons à l'instrument; celui-ci n'avait pas été respecté, car je vis à la manière dont les tuyaux avaient été accordés, que *des philistins*, je veux dire de mauvais facteurs, étaient passés par là; peut-être bien des jaloux, ce qui est pire.

Je régularisai les claviers, donnai un coup d'accord aux anches et pus travailler une bonne heure sur ce délicieux instrument qui me rappelait des heures aimables passées dans ce Paris où j'avais failli mourir, mais où j'avais laissé tant d'excellents amis.

Je me pris à regretter ma misère d'antan que j'allais troquer contre une existence matériellement plus heureuse, mais infiniment plus pénible par les concessions d'amour propre qu'il me faudrait faire à ce monde aux idées rétrécies dont je devrais acheter la bienveillance.

Enfin, c'était une expérience à tenter et tout irait peut-être mieux que je ne le croyais.

En rentrant pour déjeuner à l'hôtel, je trouvai une lettre dans laquelle on me demandait déjà de donner des leçons de violon.

Je me présentai chez la personne qui m'ap-

pelait à l'heure qu'elle m'avait indiquée et trouvai un petit monsieur tout menu et tiré à quatre épingles, que j'avais vu la veille chez le fameux président et qui voulait quelques conseils. C'était un médecin : il me fit les honneurs de sa maison fraîchement décorée, me fit admirer son cabinet de consultations tendu de drap vert, sa salle à manger en chêne blond.

Il me fit observer, en homme économe, que nos leçons ne pouvaient se prendre dans d'aussi beaux locaux destinés seulement à recevoir *du monde* ; il me fit admirer au premier étage sa chambre à coucher qui était bleue, et celle d'en face qui était rouge, mais qu'il réservait à son frère, m'expliquant que ces deux pièces étaient trop soignées pour pouvoir servir de salle d'étude. Nous atteignîmes le second étage. Ici, c'était la chambre d'amis ; on devait la respecter parce qu'on ne pouvait *la faire* tous les jours ; là, c'était celle de la bonne, qui en avait la clef. Je commençais à être inquiet, la maison n'ayant que deux étages.

Alors, mon docteur me désigna dans un coin une petite échelle de meunier et me dit : « Pardon, si je vous précède. » Je le suivis et nous nous trouvâmes dans un grenier. C'est dans ce sanctuaire modeste, orné d'un affreux pupitre et de deux chaises de rebut, que je donnai ma

première leçon dans la bonne ville de Trion-sur-Verse.

Le lendemain, je recevais le mot suivant sur une carte blasonnée : « Madame de X... désire s'entendre avec M. Julien pour des leçons d'accompagnement à donner à sa fille ; elle l'attendra demain à midi précis. » Je n'eus garde de manquer au rendez-vous et fus reçu par une dame âgée, à l'air solennel, qui ne m'invita pas à m'asseoir. Son salon, dont l'aménagement de palissandre était recouvert de soie brochée jaune, faisait un effet superbe. Malgré mon prix qu'elle feignit de trouver excessif pour un *débutant*, elle voulut me faire commencer dès le lendemain.

A l'heure dite, je me présentai ; un pupitre avait été placé près du piano, et une affreuse chaise de cuisine devant ; c'était celle qu'on me destinait. J'avoue que le rouge me monta au visage ; je jetai un rapide coup d'œil sur ma mise, qui, bien que très modeste, n'avait rien de sordide, et, de l'air le plus calme, je mis à la place de la chaise en question un siège de soie brochée jaune. Je m'aperçus, la fois suivante, que j'avais donné deux leçons au lieu d'une, car la chaise de cuisine avait disparu.

C'est vers le même temps de mon séjour à Trion que se passa l'anecdote suivante que je tiens à conter également parce qu'elle achèvera

de démontrer combien certaines personnes en province ont peu de tact et quelle étrange opinion elles se font de la profession artistique. La femme d'un personnage notable de la ville, ayant accepté un jour d'organiser une grande kermesse avec fête foraine au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance, me fit mander chez elle et me proposa de me faire entendre avec mon violon dans une baraque athlétique pendant que les gymnasiarques improvisés exécuteraient *leurs tours* devant le public de cet établissement. Je crus un instant à une plaisanterie de mauvais goût, mais il fallut bien me rendre à l'évidence lorsque j'entendis cette organisatrice zélée insister pour que je saisisse cette occasion inattendue d'exécuter les meilleurs morceaux de *mon répertoire*. J'avoue que je ne me voyais pas très bien exécutant dans de telles conditions la *Mélancolie* de Prume ou l'*Élégie* de Ernst.

Mais, je reviens au récit de mes débuts comme organiste de la première paroisse de la ville.

Enfin, le dimanche, jour de l'épreuve décisive, arriva. Je me présentai à la sacristie pour recevoir les ordres de l'officiant, savoir de lui quelle messe on devait chanter ; je montai ensuite à l'orgue et, à l'entrée du clergé, je préludai avec le grand chœur, mais je n'avais

pas joué quatre mesures, que mon orgue devint subitement muet.

Je me précipitai vers le souffleur qui avait abandonné son poste pour sonner l'entrée de la messe, l'orgue étant sous le clocher.

D'ailleurs, en temps ordinaire, on ne jouait qu'avec deux jeux au plus, de sorte que le brave homme pouvait souffler et sonner en même temps. Pourquoi, dans mon désir de bien faire, avais-je tiré les *trente* jeux de mon instrument?

Le reste de la messe marcha assez bien, malgré un affreux harmonium d'accompagnement qui n'était pas d'accord avec le grand orgue (ce que j'ai du reste toujours constaté). A l'offertoire, je jouai une pièce de Boëly, un des plus grands organistes français, hélas ! bien oublié maintenant ; puis j'improvisai une communion. Je m'étais d'ailleurs déjà, à plusieurs reprises, laissé aller à mon inspiration en voyant la peine et le temps que le brave curé prenait pour monter en chaire et pour en descendre, à cause de son infirmité. Enfin, pour la sortie, je jouai une fugue de Bach.

A l'issue de la messe, j'allai trouver le vieux prêtre pour connaître l'impression que j'avais pu lui produire. J'étais tremblant, car je ne me dissimulais pas que mes études sérieuses ne m'avaient pas donné ce jeu à flon-flon, si cher au clergé provincial ; mais du plus loin qu'il

m'aperçut, le curé vint à moi et m'embrassa. « A la bonne heure, mon cher enfant ! Voilà le style que j'aime ! C'était beau et sérieux. J'avais peur que vous ne fussiez encore un de ces organistes à petits airs. » Puis, il me retint à déjeuner et se montra aussi bienveillant par la suite qu'il m'avait paru sévère à la première entrevue.

Le déjeuner fut gai, le brave curé avait réuni ses deux vicaires et l'aumônier du collège. Ce dernier était un vieux mulâtre aux cheveux gris et crépus ; on ne pouvait exactement déterminer son âge tant son pauvre visage avait été ravagé par la variole. Une grosse paire de lunettes d'argent achevait de donner à sa physionomie quelque chose de sévère et de sympathique à la fois. La déférence avec laquelle le traitait notre hôte me fit comprendre le cas qu'il faisait de sa personne. Sa conversation était spirituelle et captivante. Il avait été longtemps aumônier de la flotte, avait beaucoup voyagé, beaucoup vu par conséquent, et à sa retraite, il avait été nommé directeur spirituel des petits enfants du collège de Trion, après avoir été, pendant 20 ans, celui des marins du *Darius*, ces autres grands enfants. Il nous raconta qu'il avait assisté aux bombardements de Tanger et de Mogador.

J'étais ravi de me trouver dans ce milieu

bienveillant ; je me sentais moins seul et presque heureux. Ces messieurs me demandèrent de leur raconter ma petite histoire, et je pus, pour la première fois depuis bien longtemps, m'épancher un peu. Je vis que je les intéressais : ma vie avait été si différente de la leur, et puis ne me trouvais-je pas, moi parisien, comme un être énigmatique dans une petite ville de province où on regardait un artiste comme une variété de l'histrion? — Un artiste! était-on bien certain qu'il dût avoir un cœur capable d'aimer, de sentir, et une âme à sauver? Telle avait été du moins l'impression qu'avait produite sur moi l'accueil froid, guindé et tout au plus poli de tous ces personnages médiocres et gourmés.

C'est dans ce sens et sur ce chapitre que je m'étendis le plus.

« Patience, mon cher enfant, me dit le vieil aumônier ; croyez-moi, en province, on peut avoir des amis sincères ; les idées y sont peut-être en rapport avec le nombre d'habitants, mais à Paris vous avez beaucoup de connaissances et peu d'amis. On a si peu le temps de s'apprécier ! Seulement, si vous voulez vivre ici, permettez-moi de vous donner un conseil : pas de profession de foi et soyez avare de paroles. »

La conversation devint générale. Je constatai

combien était pauvre l'éducation musicale qu'on donne dans les séminaires en entendant parler les jeunes vicaires de la musique du Père Lambillotte et de l'abbé M... dont ils nous firent entendre le duo intitulé : *La bouche et le nez*. Cette pièce intéressante faisait partie d'un volumineux recueil du même auteur dédié et recommandé aux maisons religieuses par sa Grandeur le Cardinal Evêque d'Amiens. J'avais bien entendu dire qu'on pouvait gagner trois mille livres de rentes en élevant des lapins, mais je trouvai bien plus fort d'arriver à s'en constituer dix en écoulant de ces produits-là.

Entre messe et vêpres je fis quelques visites obligatoires à mes collègues. Ils me reçurent d'une façon embarrassée ; je compris qu'il ne fallait pas en exiger davantage. C'était un concurrent qui se présentait.

Impatient de quitter l'existence banale de commis-voyageur, et sur la recommandation du vieil aumônier, je résolus de quitter mon hôtel et je me présentai chez une pauvre veuve qui, pour alléger ses dépenses, cherchait à louer une petite chambre garnie donnant sur un jardinet. C'était une maison bien modeste où régnait une propreté très grande. Après avoir réglé à l'hôtel, j'y fis porter ma malle et le soir même je me trouvai chez moi, heureux de ranger mes effets dans une grande armoire

en noyer aux ferrures reluisantes. Je pus dès ce moment me remettre à travailler mon violon, sans crainte de déranger les voyageurs, ce qui me transportait de joie.

Peu de jours après, je reçus la visite de l'aumônier; il me demanda comment je me trouvais du conseil qu'il m'avait donné sur le choix de mon nouveau domicile; puis, voyant mon violon, il me pria de vouloir bien lui en jouer un peu.

Je lui fis entendre la *Mélancolie* de Prume, puis le *Premier Concerto* de Bériot qui avait été mon morceau de concours.

Le brave homme était visiblement ému, car je le voyais de temps à autre retirer ses grosses lunettes pour essuyer une larme du revers de sa main. J'étais heureux de l'impression que produisait mon jeu sur cette nature sensible, sur cette âme d'élite si peu en rapport avec la rudesse de son enveloppe.

« Vous avez la sensibilité communicative, mon cher enfant, me dit l'excellent homme. Hier, à l'orgue, vous avez poétisé ma prière, et aujourd'hui vous venez de me rendre heureux. » Tant de bonté m'émut. Puis il me dit qu'il venait me demander un petit service; il prétendit être très étroitement logé au collège, avoir un harmonium et un piano, et me demanda simplement si je ne voudrais pas don-

ner asile à ce dernier instrument qui le gênait beaucoup.

Je compris de suite que le vénérable ecclésiastique cachait une bonne action en ayant l'air de me demander un service. Lui refuser aurait été le désobliger ; j'acceptai, à la condition cependant qu'il viendrait de temps en temps m'entendre jouer.

Le soir même l'instrument était à une place d'honneur dans la chambre *qui donnait sur le jardinet*.

Quelques jours plus tard, je reçus une lettre de la Société philharmonique m'informant que des désastres causés par de récentes inondations avaient décidé le comité à organiser un concert, malgré que la saison fût terminée, et qu'on avait résolu de faire appel à toutes les bonnes volontés.

On me demandait mon concours *gracieux* à l'orchestre, deux soli de mon choix, et en plus l'accompagnement au piano de la partie vocale. J'acceptai de grand cœur ; je désirais faire connaissance avec cette phalange musicale dont le chef d'orchestre-président parlait avec tant d'enthousiasme. Le programme des morceaux à exécuter figurait à la suite :

1^o Une ouverture du président ; 2^o la première partie d'une symphonie d'un monsieur Z..., ancien conducteur des ponts-et-chaussées ;

3^e une ballade (orchestre et chant) du Président et pour finir une Mazurka de M. V..., sous-chef de musique du régiment en garnison à Trion-sur-Verse.

Ce programme des œuvres du crû ne me parut pas folâtre ; mais il n'y avait pas à hésiter et le vendredi soir, mon étui de violon sous le bras, je me présentai à 8 heures *précises* suivant la recommandation écrite. Mais je restai longtemps seul ; l'exactitude à Trion n'était apparemment pas la même qu'au Conservatoire de Paris. Peu à peu les exécutants arrivèrent cependant ; l'un alluma sa pipe, l'autre son cigare ; enfin, le président qui recommandait si bien l'exactitude, arriva à 9 h. moins le quart. J'allai à lui pour le prier de me présenter à ces messieurs de l'orchestre, ce qu'il fit du reste de fort bonne grâce ; on se mit aux pupitres et le président s'arma de son bâton de commandement ; seulement, pour se faire écouter, il dut frapper à tour de bras sur son pupitre tellement tout le monde soufflait, râclait et préludait. Je n'avais jamais entendu pareil vacarme.

Je pus remarquer que les contrebassistes jouaient avec des gants et sur des instruments pourvus de piédestaux, que les parties de hautbois étaient tenues par un harmonium, que nous étions 3 premiers violons *contre* 18 seconds, qu'il n'y avait que 2 altos dont un aveugle. Ce

dernier, un pauvre diable qui était organiste à une des paroisses, fort bon musicien, voulut bien se charger de m'accompagner, et pour lui apprendre sa partie, je n'eus besoin que de la lui jouer 2 fois.

L'exécution se ressentit de cette pitoyable organisation.

Tout le monde jouait fort, rien n'était en place et le gâchis de l'exécution n'avait de comparable que la misérable composition des œuvres *exécutées*, c'était le mot vrai. Deux répétitions comme celle-là et le concert fut prêt.

Le chef d'orchestre, de son côté, en conduisant, avait l'air de dessiner des 8 avec un immense bâton blanc : pas une observation juste, et lorsqu'on jouait sa soi-disant musique, il levait les yeux au ciel à la façon d'un inspiré. C'était à lui éclater de rire au nez, et cependant les mauvaises langues prétendaient que les fréquents voyages qu'il avait faits en Allemagne, n'avaient eu d'autre but que de lui faire *confectionner* un répertoire.

Voilà ce qu'était cette Société musicale étonnante entre les mains du personnage ridicule qui présidait à ses destinées. Elle possédait cependant — je ne tardai pas à en acquérir la certitude — d'excellentes unités auxquelles il ne manquait qu'une direction artistique pour former les éléments d'un bon orchestre.

Enfin le concert eut lieu et fut ce qu'il devait être avec une pareille préparation. A part une chanteuse de Paris qui fut assez écoutée, le public causa *tout haut* pendant l'exécution des morceaux d'orchestre. On fut cependant fort aimable pour moi, car malgré mon émotion je fus très applaudi et même bissé pour la *Mélan-colie* de Prume. Mais je n'eus pas le courage de féliciter le président, ce qui m'en fit aussitôt un ennemi.

Au nombre des morceaux inscrits au programme se trouvait un solo de flûte, de Devienne, exécuté par le secrétaire particulier du préfet. Ce dernier avait promis d'honorer le concert de sa présence, mais en faisant comprendre qu'il lui serait particulièrement agréable que son employé fût prié de s'y faire entendre.

L'exécutant se présenta sous le pseudonyme de Monsieur X...

C'était un petit monsieur âgé, grassouillet, haut en couleur; des lunettes d'or posées sur un tout petit nez, donnaient à sa physionomie quelque chose d'épanoui, de jovial et de content de lui-même; des favoris blancs encadraient son visage congestionné de rond de cuir.

Mes yeux se portèrent sur l'instrument qu'il tenait à la main en entrant en scène; c'était une flûte de buis à viroles d'ivoire et à 4 clefs d'ar-

gent. Je trouvai l'instrument bien primitif ; mais j'avais dans ma jeunesse entendu Tulou jouer si merveilleusement d'une semblable flûte que ce souvenir me rassura un peu.

Après que notre virtuose eut salué le public d'un gracieux sourire, la personne qui tenait le piano d'accompagnement, une dame âgée, commença une interminable introduction. Enfin le flûtiste approcha son instrument de ses lèvres ; *pfut, pfut, pfut*, c'est tout ce que l'on entendit. Quelque chose s'était sans doute dérangé dans l'instrument, car malgré les efforts de ventilation dont son maître faisait preuve, aucun son ne pouvait sortir.

M. X... fit signe à l'accompagnatrice qui persistait à aller son petit bonhomme de train sans se préoccuper davantage du silence de son *partner* ; celle-ci finit cependant par s'arrêter et le pauvre soliste put enfin chercher à s'assurer de ce qui avait si malencontreusement arrêté son début. Il tourna et retourna les unes dans les autres les diverses pièces de son instrument, bornoya le tout à la façon d'un chasseur qui vise une caille, et enfin fit recommencer le fameux tutti à la vieille dame.

Tout cela avait déjà égayé un tantinet le public ; les dames se cachaient la figure derrière leur éventail et les messieurs se mordaient les lèvres. Malgré mon envie de rire, je tenais bon ;

mais j'avais eu la précaution de me mettre derrière mon pupitre de façon à me cacher en cas d'accident.

Le fameux tutti recommencé et terminé, je vis l'amateur prendre bruyamment sa respiration : il comptait les dernières mesures qui le séparaient du solo, puis j'entendis encore : *pfut, pfut, pfut*. Rien ! toujours rien ! alors le public *se tordit* sans mesure. Ce fut d'un bout de la salle à l'autre un véritable délire de gaieté. Seul le préfet avait l'air de beaucoup s'ennuyer ; il était rouge comme une pivoine et, tout en faisant bonne contenance, semblait chercher une issue pour se dérober à cette scène comique à laquelle il n'était pas étranger. Mais comment franchir de sa place d'honneur celles des autres auditeurs ? Pendant ce temps, le patient crut s'apercevoir que ce qui avait privé l'auditoire de son talent n'était autre chose que la sécheresse qui, en empêchant l'obturation des clefs, avait rendu sa flûte muette.

Ne voulant pas se tenir pour battu, il fit signe au garçon d'orchestre de lui apporter un verre d'eau. C'est ici que la chose devint tout à fait comique. Le garçon obéit aussitôt, et là, devant le public, notre virtuose introduisit le liquide demandé dans son instrument par l'extrémité inférieure. Vous jugez d'ici l'effet que produisit l'eau sortant par l'embouchure à la grande jubi-

lation de l'assistance qui ne s'était jamais tant amusée à un concert de la Société philharmonique de Trion.

Pour la 3^e fois le tutti recommença ; mais, cette fois, la situation tourna au tragique, car notre pauvre amateur, voyant qu'il ne pouvait décidément tirer que des *pfut* de son rétif instrument et s'imaginant que quelque corps étranger était resté dans l'embouchure, y introduisit sa langue avec toute l'énergie du désespoir, si bien qu'il lui fut impossible de la retirer. C'est en poussant des cris de paon qu'il se précipita dans la salle d'accord, où un médecin qui jouait du basson à l'orchestre parvint non sans peine à lui extraire la langue de son satané mirliton.

La presse locale était représentée par deux journaux : la *Revue de Picardie*, organe aristocratique, et le *Mémorial du Nord*. Je lus dans le premier un intéressant compte-rendu du concert des inondés. On y vantait surtout la musique *présidentielle*, dont les accords célestes pouvaient donner un avant-goût du séjour des bienheureux, etc. On parlait aussi de la chanteuse, en rééditant ce vieux cliché démodé, cette phrase banale, à savoir qu'elle avait *détaillé avec un charme plein de fraîcheur l'air des Diamants de la Couronne* et celui de *Robin des Bois*. On passait discrètement sous silence les

exploits du pseudo-flûtiste, puis on voulait bien parler du nouveau professeur de violon, M. Julien, en regrettant qu'il eût choisi des morceaux trop académiques. On insinuait qu'il sentait encore son école d'une lieue ; mais on ajoutait cependant qu'avec l'aide des conseils du mécène de Trion, il arriverait certainement à une correction relative. Cette tartine était signée *Fa dièze !*

J'étais furieux d'avoir été récompensé de ma peine par une critique dont le parti pris n'était que trop visible. J'aurais préféré qu'on oubliât de parler de moi. Je savais, par expérience, qu'il est rare en province de voir remercier un artiste dont on a sollicité le concours *gratuit*.

Les organisateurs trouvent généralement que les suffrages du public suffisent. Les gens d'une éducation supérieure seuls ne sont pas du même avis.

Je désirais savoir à qui je devais une semblable douche ; j'aurais cependant dû m'en douter. Je me présentai donc au bureau du journal où l'on se retrancha derrière le secret professionnel.

Je m'en fus alors trouver le vieil aumônier qui haussa les épaules après avoir écouté mes doléances, me calma et me lut un article du journal opposé où l'on était très gracieux pour moi.

« Cette soirée vous a fait ici le plus grand bien, me dit-il ; vous avez joué en maître et accompagné comme un musicien de race ; soyez sûr que le public est de mon avis ; mais promettez-moi de ne plus vous occuper de toutes ces piqûres d'épingles qui ne serviraient qu'à vous rendre le séjour de Trion intolérable. Vous faites déjà ombrage à certaines personnalités, c'est un excellent présage. La santé vous est complètement revenue, les élèves ne vous manquent pas ; un peu de patience et d'ici peu vous aurez rallié tout le monde à votre cause. La glace est rompue, et si vos collègues vous boudent, c'est qu'ils vous jalourent. Ainsi va le monde. »

Je fus obligé de convenir que l'appréciation du vieux prêtre me paraissait juste.

Entre temps, une maison religieuse me fit demander pour un cours de solfège et pour donner des leçons de violon. Je commençais mes nouvelles fonctions dans cet établissement dès la semaine suivante.

A quelque temps de là, un grand jeune homme de vingt-cinq ans environ, maigre et un peu voûté, vint me trouver. Je l'avais vu au concert tenir une partie à l'orchestre.

« Je vous ai entendu avec grand plaisir, me dit-il, et voudrais reprendre quelques leçons de violon. Je dois vous prévenir, cependant, que

je n'ai pas grand temps à consacrer à la musique, car ma situation de propriétaire m'oblige à de fréquents voyages dans les environs.

» En effet, indépendamment de ma fortune mobilière qui est considérable, j'administre ma fortune foncière, qui l'est au moins autant, quand vous saurez que dans le canton de C... j'ai trois métairies qui, réunies, valent au moins quinze cent mille francs.

» Je possède également trois cents hectares de forêt, autant de prés, sept maisons en ville. Ma mère, qui est fort âgée, me laisse la gestion de sa fortune. A sa mort, le tout sera partagé entre ma sœur et moi ; vous voyez d'ici, cher Monsieur, que je ne suis pas trop à plaindre ; mais la vente des blés, des bois, des mules m'occupe beaucoup.

» Je dois vous dire, en outre, que je suis membre de la Société des Archéologues du Nord, que je m'occupe de numismatique et que je fais, en ce moment, des recherches sur l'origine de notre *Donjon des échevins*. Je dois aller prochainement à Londres pour y consulter des documents importants.

» Sachez enfin que je veux aussi rester garçon ; ma situation de fortune m'attire assez la bonne grâce des femmes pour que je n'aie pas le désir de me marier ; enfin, je veux vivre tranquille à ma manière, sans soucis de ménage.

Le mariage est presque toujours une duperie ; les femmes sont si prodigues, et les dots si souvent fictives, que c'est toujours une mauvaise spéculation, etc., etc. »

Je n'en revenais pas ; cette façon de s'annoncer à moi me parut colossale ; faire ainsi parade de son bien devant un pauvre artiste, me sembla aussi déplacé qu'inutile. Qu'avais-je besoin de savoir tout cela ? en quoi cela pouvait-il m'intéresser ? Cependant la physionomie de mon interlocuteur était intelligente et me séduisit par ce côté.

Nous primes rendez-vous pour le surlendemain. Je constatai, aux premières notes, qu'il tirait un affreux son du violon, ce qui était le résultat de sa tenue d'archet vicieuse. Il me demanda de lui faire entendre son instrument ; je lui jouai le deuxième concerto de Viotti qu'il m'accompagna au piano, car il était très musicien. Puis il eut la politesse de me reconduire jusqu'à la grille de son jardin qui donnait sur la rue.

Malgré mes soins, aux leçons suivantes je ne parvenais pas à modifier la qualité de son de mon élève, tant il est vrai qu'il est difficile de se défaire des premiers principes comme d'une éducation première insuffisante.

Un matin que je lui donnais sa leçon, je vis un petit guéridon placé au milieu du salon

littéralement couvert de piles de pièces de cinq francs ; c'était sans doute quelque prix de fermes acquitté le matin. Cette débauche d'argent ne m'intéressait nullement ; j'en avais bien vu d'autre aux étalages des changeurs de Paris. Je compris de suite que l'intention évidente de mon élève était d'y attirer mes regards, aussi fut-ce avec un soin particulier que j'en détournai mes yeux, ce qui parut le contrarier.

Je ne m'occupai que de la conduite de son archet qui malgré mes soins persistait à *fau-cher* les cordes. L'élève s'impatia de mes observations ; enfin, à un moment donné, comme je lui prenais le violon pour lui faire une démonstration, il m'arracha soudain l'archet de la main et en frappant une pile de cinq francs qui s'effondra avec bruit sur le parquet il me jeta ces paroles à la face : « Voici un son que vous ne saurez jamais tirer comme moi, Monsieur ! » Je le regardai bien en face, ne sachant si je devais rire ou me fâcher : mais il comprit qu'il avait franchi les bornes de la politesse et s'en excusa.

Je parlai d'autre chose pour le mettre à son aise, de numismatique à laquelle je n'entendais rien et où il était très fort. Il me raconta qu'un de ses fermiers avait trouvé dernièrement un trésor en labourant son champ. Quelques minutes après, il versait sur une table le contenu

d'un vieux pot de terre plein de petites pièces de billon du quinzième siècle toutes pareilles et de même date. « Si vous voulez en avoir une ou deux, me dit-il, choisissez ; tenez, laissez-moi faire, je m'y connais sans doute mieux que vous. » Je compris qu'il voulait effacer par une politesse la mauvaise impression qu'avait pu produire sur moi sa boutade de tout-à-l'heure. Il choisit en effet deux pièces dont il caressa en connaisseur les surfaces de ses longs doigts, puis les enveloppa avec soin et me les remit. Je le remerciai et je pris congé de lui. Comme toujours, il me reconduisit, mais au moment de fermer sa grille il me dit : « Vous me devez sept sous. — Comment ! je ne comprends pas. — Mais, pardon, chaque pièce, reprit mon interlocuteur, contient pour trois sous 1/2 d'argent et comme le trésor appartient par moitié à l'inventeur et au propriétaire, je suis obligé de rendre des comptes à mon fermier. »

Les bras m'en tombèrent ; j'eus cependant la force de relever le doigt pour fouiller dans mon gilet et y atteindre cinquante centimes que mon élève alla changer ; je le priai de donner le reste aux pauvres. Décidément j'avais à faire à un homme incorrigible.

Peu de temps après s'organisa dans la ville voisine un concert au profit de la *Ligue de*

l'Enseignement. On en faisait grand bruit, des affiches préparatoires annonçaient que plusieurs sociétés tant chorales qu'instrumentales y participeraient. Je reçus, pour ma part, une lettre des organisateurs me demandant d'y jouer deux solos ; on m'offrait un cachet de *cent francs* en s'excusant de ne pouvoir mieux faire. La ville était distante de vingt lieues ; deux heures de chemin de fer, une vraie partie de plaisir.

Deux jours après je donnais mes leçons dans la maison religieuse dont je vous ai parlé ; mais au moment de me retirer je fus appelé au parloir ; un religieux m'y attendait. « Monsieur, me dit-il sans préambule, vous venez de recevoir une lettre de convocation pour prendre part au concert de P... qui a lieu le 23 du mois prochain, mais je dois vous prévenir qu'au cas où vous accepteriez, ce serait votre expulsion de notre maison que vous signeriez ; réfléchissez ! »

Comprenant l'immense influence de ces religieux sur cette population timorée, et m'exagérant, sans doute, le mal qui me serait fait en persistant à prendre part à cette fête, je promis de n'y pas jouer ; mais qui avait donc pu instruire la communauté de mes intentions, alors que je venais à peine d'accepter ?

Je sortis l'oreille basse de cette triste maison.

Au moment où j'en franchissais la porte, le président la franchissait aussi, mais dans le sens opposé. Il répondit à mon salut par un sourire narquois ; il venait sans doute s'informer de l'effet de sa délation, car j'appris plus tard que je ne m'étais pas trompé en l'en accusant. C'était sa dernière œuvre avant son départ pour l'Allemagne.

Les beaux jours étaient revenus, le mois de juin battait son plein et la température plus douce m'avait enlevé les dernières traces de ma terrible maladie. Les leçons devenaient plus rares, il est vrai, mais les établissements d'instruction et mon orgue me garantissaient contre le chômage absolu jusqu'aux grandes vacances.

La Fête-Dieu s'annonçait belle et j'avais travaillé pour cette occasion un offertoire de Lemmens et une rentrée de procession de Guilmant.

Le matin de ce grand jour, je vis toutes les ménagères occupées à tendre sur les murs des draps bien blancs, piqués de bouquets de fleurs des champs. Les riches arboraient de vieilles tapisseries d'Aubusson. Une jonchée de romarin et de fenouil odorant couvrait le pavé des rues, car dans ce temps là, les processions n'étaient pas encore interdites à Trion ; la piété et le commerce y trouvaient leur compte.

Le brave curé me dit qu'il avait une importante communication à faire en chaire et m'informa de l'heure de la sortie du dais ; j'appris que la municipalité avait accordé pour cette solennité le concours de la musique des pompiers.

La messe fut célébrée devant une nombreuse assemblée, la nef et les bas côtés de la vieille cathédrale regorgeaient de fidèles. Le doyen monta en chaire, et à l'issue du prône annonça à ses bons paroissiens qu'il allait leur faire ses adieux. Il avait dû résigner ses fonctions de doyen contre celles plus modestes d'aumônier d'hôpital. Ce fut avec des larmes dans la voix qu'il remercia tous les fidèles de leur assiduité et des témoignages d'affection qu'ils lui avaient montrés. En réalité, la détermination du vénérable prêtre était motivée par les sarcasmes que lui attirait chaque jour son infirmité.

L'office terminé, le clergé se rendit sur le parvis où se trouvait déjà massée une foule de curieux. La musique des pompiers était là ; le chef, que je reconnus à un immense panache blanc dominant son casque de cuivre, était un gros homme à la figure commune et enluminée ; je me rappelai l'avoir vu et entendu, hélas, comme flûtiste à l'orchestre du dernier concert. C'était bien lui aussi que j'avais vu rire avec tant d'abandon lors de la mésaven-

ture du pauvre flûtiste amateur qui n'avait cependant pas mal joué, puisqu'il n'avait pas joué du tout.

Enfin le dais sortit de l'église abritant le Saint-Sacrement porté par le vénérable prêtre assisté de ses deux vicaires et du vieil aumônier. Pendant ce temps je voyais le gros chef donner d'une façon gouailleuse des ordres à ses musiciens. Ça n'avait pas l'air d'aller tout seul ; il n'y avait sans doute pas unanimité sur le choix du morceau à exécuter.

Enfin la procession s'ébranla, le gros chef agita en l'air son fifre, à la façon d'un bâton de chef d'orchestre, commanda : *une, deusse, troisse* et j'entendis avec stupéfaction l'air connu : *J'ai un pied qui remue et l'autre qui ne va guère.*

Ce fut la dernière plaisanterie faite au brave curé doyen de Trion et les adieux de la musique des pompiers à son pasteur. J'étais furieux, j'aurais voulu sauter à la gorge de cet imbécile sans cœur et sans talent qui venait insulter, en le rendant ridicule, un homme qui n'avait à son actif que des bienfaits.

C'est le cœur serré que je vis le dais s'éloigner et le brave curé s'épuiser en vains efforts pour dissimuler sa claudication.

J'avais toujours dans les oreilles comme dans une obsession cette musique ressassant

son ignoble refrain auquel l'infirmité du pasteur avait l'air d'ajouter une actualité comique. Dans mon indignation, j'aurais voulu pouvoir dire à ce grotesque chef de fanfare ce que je pensais de son inqualifiable plaisanterie.

J'avais une heure pour attendre le retour du cortège. J'en profitai pour essayer de rompre par une promenade le cours de mes tristes pensées.

Quand l'approche de la musique me fut annoncé, je m'acheminai vers l'Eglise et montai à l'orgue où mon souffleur me fit part de l'intention manifestée par le chef de faire placer sa musique dans une tribune pour la rentrée de la procession.

Près de mon orgue, je me savais chez moi et ne voulais à aucun prix me faire le complice d'une parodie à l'église ; je fermai ma porte à clef et ordonnai au souffleur d'emplir les réservoirs. C'était une occasion de protester contre un manque de cœur et un outrage aux convenances.

Le gros de la procession était encore à une portée de fusil que la musique des pompiers, son chef en tête, emboîtait le *pas d'incendie* pour prendre ma place d'assaut. Elle dut cependant modérer son allure devant l'immense foule qui encombrait déjà l'église et ses abords, ce qui donna au cortège le temps d'approcher.

C'est à ce moment que j'entendis frapper à coups redoublés à la solide porte de ma retraite. J'en conclus que c'était le moment de commencer et j'attaquai avec le *Grand Chœur*, la rentrée de procession de Lemmens. De mes claviers j'apercevais au-dessous de moi le monsieur au panache s'agiter et me montrer le poing. Ce témoignage de démente me troubla peu, et à l'issue de la bénédiction, avec la sénérité d'âme de l'homme qui a fait son devoir, je descendis tranquillement le petit escalier tournant qui allait me mettre en face du ridicule personnage : « Monsieur, me dit celui-ci au comble de la fureur, j'avais prévenu votre souffleur que moi et mes musiciens irions jouer à l'orgue pour la rentrée du clergé et vous nous avez fait fermer la porte au nez : vous n'êtes qu'un malhonnête ! » — « Pardon, lui répondis-je, il me semble que pour exécuter votre programme, c'était à moi que vous auriez dû vous adresser. » Je fus aussitôt qualifié d'étranger et d'inconnu. Cette grossièreté ne m'étonnait que médiocrement dans la bouche d'un homme dont la physionomie empourprée et la parole avinée témoignaient des *stations* que, pendant la procession, il avait dû faire chez tous les marchands de vins sur le parcours de la procession. Il faut croire que ma tranquillité apparente eut le don d'exaspé-

rer mon homme car, complétant son ébriété par l'exaltation progressive de ses paroles, il en vint aux gros mots, me traitant d'âne, de mendiant, de *cheti Parisien*, etc., etc.

Pendant ce débordement d'injures, j'avais constaté avec plaisir que ses musiciens l'avaient abandonné en haussant les épaules et que la foule qui nous entourait m'était sympathique. Aussi, quand il se planta devant moi avec l'intention manifeste de me barrer le passage, quand je vis son poing s'agiter à peu de distance de mon visage, ma colère fit explosion, et d'une formidable poussée dont je me serais cru incapable, je l'envoyai rouler au milieu de la chaussée et son casque à panache dans le ruisseau.

Cette petite scène eut cependant son côté comique : au moment même de la chute de mon adversaire, une voiture de boucher, conduite à l'allure habituelle de ces écraseurs de profession, passa sur la crête du fameux casque et lui imprima une forme fantastique. Les rieurs s'étaient mis de mon côté ; quant à mon bonhomme, on le releva, on l'épousseta, on le recoiffa de son ornement détérioré et on lui fit prendre le chemin de son domicile, pendant que je regagnais ma demeure, cherchant à me dérober à l'enivrement de mon triomphe.

Je m'attendais pour le lendemain à avoir une

mauvaise affaire sur les bras : il n'en fut rien. Un sommeil réparateur avait calmé les esprits du pompier batailleur, auquel le maire prévenu avait adressé une verte semonce.

Pendant les mois d'été, il ne se présenta aucun évènement nouveau dans ma vie. Je vis prosaïquement les jours devenir plus courts, les quelques arbres de mon jardinet revêtir cette teinte jaune et mélancolique de l'automne. L'approche de l'hiver m'inspirait des inquiétudes, non pour mes besoins matériels auxquels mes ressources suffisaient amplement, mais je sentais la nostalgie de Paris m'envahir.

Passer des mois sans entendre de bonne musique, sans pouvoir organiser un *quatuor*, et en face de la désolante perspective des répétitions de la fameuse Société philharmonique, avec ses exécutions des œuvres du crû ! Quelle affligeante perspective ! Qu'avais-je donc fait ? Quel crime avais-je commis pour mériter un semblable sort ?

J'aurais pu, il est vrai, faire comme la plupart de mes collègues, agrémenter ma vie en passant une partie de mon temps au café : l'absinthe m'aurait présenté ses plus fervents adeptes, les cartes, leurs plus enragés apôtres. Mais j'avais l'horreur instinctive de l'estaminet, de l'atmosphère qu'on y respire, des

inepties qu'on y entend et des drogues qu'on y absorbe. Je trouvais plus réconfortant de travailler mon art, *de piocher* mon excellent violon de Gand, ce *Stradivarius* de l'avenir, qui avait été mis si généreusement à ma disposition par les deux fils de son auteur.

J'oubliai alors mes rêves perdus, j'écrivis quelques pièces d'orgues ; puis, n'avais-je pas encore le vieux Bach ? Je le sentais près de moi avec son *clavecin bien tempéré*. Quel homme et quel génie ! que d'heures agréables il m'a fait passer ! de combien de défaillances il m'a préservé !

Parmi mes distractions, je dois encore compter mon orgue que j'allais toucher tous les jours de midi à une heure ; j'y rencontrais souvent mon vieil aumônier qui lisait son bréviaire en m'attendant. Il me demandait toujours une pièce du grand maître dont il était également un fervent admirateur. Assis près des claviers, il ne bougeait plus aussitôt que je me mettais à jouer, soulignant par un clignement d'yeux les passages les plus saisissants. Un jour qu'il avait été encore plus ému que de coutume, lorsque j'eus fini, il me saisit les mains et me dit : « Comme Dieu l'avait bien doué ! lui aussi, il vivait dans une petite ville de province. Faites comme lui : le travail et l'étude consolent de toutes les amertumes de

la vie. » — « C'est vrai, répondis-je, mais combien le milieu dans lequel Bach vivait ressemblait peu au mien. En Allemagne, la musique fait partie des connaissances que doit posséder tout homme cultivé ; aussi son enseignement fait-il partie intégrante du programme d'instruction et d'éducation. En France, c'est malheureusement bien différent : on apprend la musique par ostentation et sans conviction, comme un complément flatteur mais superflu de l'éducation. Sortis de nos mains, nos élèves ne conservent rien de ce que nous leur avons enseigné ; tout au plus sont-ils capables de jouer assez mal un quadrille.

» Les lycées et les collèges sont loin d'encourager l'étude de la musique ; ils ne permettent à leurs élèves de la travailler que pendant les récréations, ce qui, au point de vue hygiénique, est un contre-sens. Nos pauvres élèves, privés des heures de délassement consacrées au repos de l'esprit, n'acceptent qu'à contre-cœur une étude qui ressemble à une punition et le maître qui se heurte à cette organisation détestable est incapable d'obtenir de bons résultats.

» Voilà pourquoi en Allemagne les jeunes gens sortent de leurs gymnases jouant tous d'un instrument au moins, et tout préparés pour jouer de la *vraie musique* et former de belles

sociétés musicales, tandis qu'en France on bourre les enfants de latin, de grec et de mathématiques. Les jeunes surmenés ont hâte de se débarrasser de cet encombrant bagage classique dont on a chargé leur intelligence, et comme ils n'ont pas la ressource d'un art d'agrément pour charmer leurs loisirs, ils deviennent des piliers d'estaminets et de tous les lieux suspects où l'on trouve des distractions de mauvais aloi. »

Mon vieil ami partageait mes regrets patriotiques, mais il s'efforçait par tous les moyens possibles de me faire prendre mon mal en patience. Il m'avait accordé son amitié, j'en avais fait mon conseiller par reconnaissance. J'admirais cette nature droite, ce cœur d'or et ce travailleur infatigable. Levé avant le jour, une fois ses devoirs religieux accomplis, il écrivait, sculptait, tournait, et jouait d'un harmonium auquel il avait adopté un *pédalier* et un mécanisme lui permettant de se passer de souffleur. Un vieux perroquet rapporté de ses voyages en Orient lui tenait compagnie.

Il venait souvent me voir, *me laver la tête*, comme il disait dans son langage familier ; je lui jouais alors un peu de piano ou de violon, je lui parlais des belles œuvres à l'exécution desquelles j'avais pris part à la Société des concerts. Je l'entretenais du temps que j'avais

mis à arriver du grade d'aspirant *en cas* à celui d'aspirant *actif* de cette merveilleuse association, la gloire du Paris artiste. Je m'enthousiasmais à lui parler de l'orchestre des *Italiens* si bien composé, où l'on accompagnait avec tant de soin devant un public d'élite, et où les observations étaient adressées avec tant de courtoisie et de politesse par l'éminent chef d'orchestre Ferdinand Hiller, le grand compositeur.

Quelle pléiade d'artistes nous avions alors : Mario, Ronconi, Lablache, Gardoni, la Sontag, Cruvelli, Alboni, etc., etc.

Le bon aumônier prenait un vif plaisir à m'entendre parler d'artistes, puis alors, de sa voix douce : « Mon bon ami, me disait-il, puisque la petite province avec ses horizons étroits vous est si pénible à habiter, renouez la chaîne interrompue de vos anciennes relations, et tâchez d'avoir un engagement pour Marseille, Lyon, ou un grand centre où vous puissiez utiliser votre talent. Vous avez été remplacé à Paris : mais écrivez à Cavaillé-Coll, qui a des orgues dans tout l'univers ; ce sera bien un hasard s'il ne vous trouve pas quelque chose. Remuez-vous, comptez sur la providence toujours prête à seconder les honnêtes gens et souvenez-vous du précepte : *Aide-toi, le Ciel t'aidera.* »

Mon brave ami était persuasif, je suivis son conseil et le soir même du jour où il m'avait ainsi *remonté le moral*, j'écrivis quelques lettres dont une au grand Facteur dont je connaissais l'extrême bonté.

Une après-midi d'octobre que j'étais à mon piano, j'entendis frapper à ma porte : j'allai ouvrir et je me trouvai en face de ma propriétaire tenant à la main deux lettres dont une portait le timbre de Paris avec la suscription suivante :

SOCIÉTÉ DES CONCERTS

Voici quel en était le contenu :

Mon cher Collègue,

J'ai la satisfaction de vous annoncer que, dans sa séance du 28 octobre, consacrée à la révision du personnel de l'orchestre et à la liquidation des retraites, le Comité vous a nommé sociétaire à l'unanimité. J'espère que votre santé complètement rétablie vous permettra d'assister à la première répétition qui aura lieu le 2 novembre à 9 heures du matin.

Votre collègue et ami,

KLOSÉ,

professeur au Conservatoire et commissaire du personnel.

Quelle joie ! je croyais rêver.

La seconde lettre avait l'entête de l'Opéra Italien (direction Lumlay) la voici :

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous informer que sur la proposition de monsieur Ferdinand Hiller, 1^{er} chef d'orchestre de

l'Opéra Italien, vous venez d'être nommé deuxième violon solo à la place de monsieur B. de P., décédé, et avec les mêmes appointements que votre prédécesseur.

LUMLAY.

C'était trop de bonheur à la fois ! d'un bond je fus chez mon vieil aumônier. J'appris qu'il avait été appelé au chevet d'un malade. En l'attendant, je répondis sur son bureau aux deux lettres que je venais de recevoir ; puis, quand à son retour je lui eus sauté au cou en lui donnant tous les témoignages d'affection que m'inspirait sa franche amitié, je le quittai pour faire quelques visites, régler quelques comptes et me disposer à gagner Paris.

Comme les hirondelles, les événements heureux arrivent par bandes ; trois jours après la réception de ces deux lettres qui modifiaient et embellissaient mon avenir, j'en recevais une autre de M. Cavaillé qui m'informait à son tour qu'il ne voyait rien en province pour moi, mais que, chargé du *relevage* du grand orgue de St-V..., dont l'organiste venait de partir, et où il se souvenait que j'avais été autrefois accompagnateur, il avait parlé de moi au curé et que celui-ci, connaissant mes capacités et ma conduite, s'était empressé de mettre cette place à ma disposition.

Le lendemain du jour où m'arrivait cette troisième corde à mon arc, je me dirigeai vers

la gare accompagné du vieil aumônier. Il était cinq heures du matin ; mais malgré l'heure matinale et le froid dont ne pouvait le préserver sa vieille soutane usée, le bon vieillard avait tenu à venir me serrer une dernière fois la main.

« Vous voyez, mon cher enfant, que j'avais raison quand je vous exhortais à prendre courage. Le bon Dieu n'oublie pas ceux qui l'implorent ; il vous fait rentrer à Paris par trois grandes portes. Allez et n'oubliez pas le vieux mulâtre. »

L'émotion et la reconnaissance m'empêchaient de parler : mais une cordiale accolade et une affectueuse poignée de main traduisirent à ce digne homme les sentiments dont mon cœur était agité.

Huit heures après j'étais à Paris, dans ma chambre de la rue des *Petits-Hôtels* que j'avais si souvent désespéré de revoir.





UNE RÉCEPTION D'ORGUE

EN PROVINCE



C'est un souvenir qui remonte déjà à de longues années. Il a cependant laissé dans ma mémoire une impression assez profonde pour que les moindres détails en soient encore restés présents à mon esprit.

La lettre suivante vint un jour me trouver à Paris :

Monsieur X..., curé doyen de..., prie M. Tolbecque de vouloir bien lui faire l'honneur d'accepter la présidence d'une commission d'expertise chargée de recevoir et d'inaugurer l'orgue qui vient d'être terminé dans son église.

La cérémonie, qui aura lieu le 22 juillet prochain, sera honorée de la présence de Monseigneur W.... évêque *in partibus* de C..., qui bénira l'instrument et célébrera la sainte messe. Un déjeuner, auquel M. Tolbecque est prié d'assister, aura lieu au Presbytère à l'issue de la cérémonie, etc.

Le programme de la fête se trouvait joint à cette invitation ; il était ainsi conçu :

A 9 heures, réunion de la commission d'ex-

pertise ; à 10 heures, bénédiction de l'instrument ; à 10 heures 1/2, messe solennelle en musique, composée pour la circonstance par M. J..., président de la Société philharmonique, amateur et organiste de la paroisse, et exécutée par la Société chorale (la Lyre Vengeresse) avec le concours de dames de la ville.

Le programme portait en outre : 2 soli de violoncelle, par M. V..., et l'exécution de plusieurs morceaux par la musique des pompiers.

J'avoue que je fus médiocrement séduit par ce programme et me demandai un instant s'il était prudent d'accepter ; mais mon amour pour l'orgue eut bien vite raison de mon hésitation. La veille du jour fixé, je pris le train et me présentai à la nuit tombante chez le vénérable ecclésiastique qui me reçut de la façon la plus aimable. C'était un homme très vieux et très cassé ; mais sa figure et son regard respiraient la bonté et l'indulgence. L'excellent homme m'attendait pour souper ; je me récusai, ayant pour prétexte sérieux le repas que j'avais dû prendre en route. Mais il paraissait si heureux de mon arrivée, que je finis par accepter de lui tenir compagnie. Il voulut ensuite me faire les honneurs de son petit jardin, qui avait été ratissé et sablé pour la circonstance. Il me fallut également faire une visite à sa volière et admirer les superbes paons en

liberté qui se prélassaient sur le sable fin de la cour.

« C'est un mets délicieux, me dit mon hôte, et j'en ai réservé un pour notre déjeuner de demain. »

J'avais d'autres préoccupations. « Parlez-moi de votre orgue, lui dis-je; en êtes-vous satisfait? Quel en est le facteur? Combien a-t-il de claviers, de jeux? Ne pourrais-je pas le voir avant la réception, afin de m'édifier sur sa valeur, prendre des notes, risquer quelques observations peut-être? »

« — Cher monsieur, je vais vous faire une petite confidence, me dit le vieux prêtre. Un de mes confrères m'avait recommandé le facteur qui a fait l'instrument et dans le cas où vous auriez quelques observations à faire sur de petits défauts, soyez assez bon pour me les communiquer préalablement; car je ne dois pas vous cacher que je me trouve dans une situation quelque peu délicate vis-à-vis de la fabrique de mon église par suite des avances d'argent que j'ai dû faire. En effet, l'orgue est actuellement payé, plus que payé hélas! Et dans le cas où la fabrique trouverait que j'ai été trop accommodant, je prendrais à ma charge la somme qu'il m'a fallu verser sous peine de ne jamais voir l'orgue terminé, ayant négligé de passer aucun contrat en forme avec le facteur,

grâce à la recommandation de mon ami. Voilà 18 mois que cela durait et il fallait en finir. »

« — Diantre ! mais vous me cassez bras et jambes, répliquai-je ; je suis venu représenter vos intérêts, et me voici dans l'obligation de dire du bien d'un instrument, peut-être excellent, peut-être aussi détestable, et de consacrer par mon approbation un marché qui pourrait être désastreux. »

Décidément j'avais accepté bien légèrement les fonctions de président du comité d'expertise ; mais comme je n'avais encore rien vu, rien entendu, j'espérais encore n'avoir peut-être que des éloges à adresser au constructeur.

« Je comptais, reprit mon interlocuteur, pour me tirer du mauvais pas dans lequel je m'étais engagé par ma faiblesse, sur la générosité du président de la Société philharmonique qui est très riche, mais qui passe pour très intéressé. Il me répétait sans cesse : Marchez, mon cher abbé, marchez ; mais lorsque je lui demandai de m'aider, il me répondit : J'y songe ; j'ai déjà écrit une portion de la messe que nous exécuterons à la réception ; je compte que l'effet en sera grandiose. Ce sera une belle solennité et vous serez étonné du produit de la quête. »

Nous pénétrâmes dans la vieille église voisine du presbytère, nous gravâmes l'escalier tour-

nant qui conduisait à la tribune, et je fus présenté au facteur qui s'y trouvait, l'air très préoccupé de sa réception du lendemain. Il se disait très pressé par la mise en harmonie non encore terminée et devait passer la nuit, afin que tout fût parfait pour l'inauguration.

Tout en écoutant parler le facteur, je jetai un regard furtif sur l'instrument dont les panneaux ouverts me permettaient de voir l'intérieur. Je constatai avec stupeur que l'instrument n'avait été construit sur aucun plan régulier, que le système de soufflerie était absurde, que le mécanisme était ridicule et faisait un bruit terrible, que les équerres étaient découpées dans de la tôle, et enfilées comme des éperlans sur un fil de fer, qu'il fallait enlever les basses de la flûte de 8 pour arriver à accorder la trompette, que malgré l'espace énorme occupé tout était resserré, horriblement conçu et enfin que les matériaux étaient loin de racheter l'insuffisance de l'exécution. Dans quelle affaire m'étais-je donc fourré ! Mon embarras se compliquait de la perspective peu divertissante du programme copieux, presque exclusivement composé des œuvres du fameux président et d'un déjeuner qui pourrait durer trois heures. C'est alors que je me rappelai ce vieux dicton : Défiez-vous d'un dîner d'amis et d'un concert d'amateurs !

Mon unique préoccupation était maintenant de trouver un moyen de me dérober à l'honneur de présider cette réception. Bien que je n'eusse rien communiqué de mes impressions au brave curé, celui-ci avait vu dans mes yeux mon désappointement, et compris que je n'étais pas enchanté de ma visite à la tribune. Il m'avoua alors qu'il avait appris que le facteur, malgré ses prétentions, n'en était arrivé à faire des orgues qu'après avoir exercé bien d'autres métiers.

Comme il commençait à être tard, nous rentrâmes à la cure, et le brave pasteur m'accompagna jusqu'à ma chambre. Celle-ci donnait sur le jardinet. Elle était blanchie à la chaux et toute proprette : sur la cheminée, un St-Jean-Baptiste ; sur la commode, une vierge en plâtre. Un bon lit aux draps bien blancs, un petit guéridon sur lequel se trouvaient des livres de piété et quelques chaises de paille complétaient l'ameublement. J'avais presque terminé l'examen de cet intérieur modeste, lorsque mes regards se portèrent sur un Christ suspendu au fond de l'alcôve. Je m'en approchai et fus tout surpris de me trouver en face d'un vieil ivoire d'une finesse exquise monté sur une croix en écaille rouge. « C'est un véritable objet d'art, m'écriai-je, en me tournant du côté du curé. »

« — Je vois que vous êtes un connaisseur, me dit-il, car plusieurs personnes m'ont exprimé la même opinion que vous. »

Puis il prit congé de moi en me souhaitant une bonne nuit. Je me couchai avec l'espoir de trouver dans le sommeil quelques forces pour la pénible épreuve du lendemain. Malheureux que j'étais, j'avais compté sans le facteur qui devait revoir dans la nuit l'harmonie des douze jeux composant l'instrument, et la cure touchait à l'église. Il y avait bien eu un moment d'interruption, mais à peine étais-je couché que les tenues de notes commencèrent : ce fut d'abord le *prestant*, puis vint le tour de la *flûte*, du *bourdon*, du *plein-jeu*, etc., etc.

De leur côté, les paons ne voulant pas être en reste, commencèrent un concert de cris stridents dont je faillis devenir fou. Impossible de clore la paupière. Je rallumai ma bougie et m'emparai d'un livre à portée de ma main, c'était une *Introduction à la vie dévote*. J'étais sauvé ; quelques minutes de sa lecture ne tardèrent pas en effet à me jeter dans les bras de Morphée. Hélas ! je ne devais pas longtemps goûter ce sommeil réparateur, car, vers 6 heures du matin, je fus réveillé par trois coups frappés à ma porte ; c'était la vieille domestique qui m'apportait mon café au lait. Je me levai aussitôt après ce déjeuner matinal et allai faire une

promenade en ville. Lorsque je rentrai au presbytère, le vénérable curé m'y attendait et me présenta aux jurés qui devaient me seconder. C'étaient un ancien fabricant de boutons retiré des affaires, un capitaine en retraite, un receveur des contributions, un vieux représentant de la noblesse locale. Quant au président de la Société philharmonique, préoccupé de l'exécution de sa fameuse messe, il avait décliné l'honneur d'être de notre aréopage.

A 9 heures précises, nous nous rendîmes à la tribune. Toutes les places en étaient déjà occupées par des bancs destinés aux exécutants; impossible d'ouvrir l'orgue, le souffleur seul pouvait se mouvoir un peu. Le fabricant de boutons trouvait que ça n'était pas beau à voir, que c'était un tas de *filz en bois*; le capitaine prétendit qu'il savait ce que c'était, sa fille avait un harmonium; quant au vieux noble, il déclara qu'on ne pouvait juger les instruments de musique qu'avec les oreilles. Comme je compris que mon avis n'était pas partagé et que j'en avais assez vu la veille, je n'insistai pas.

A l'unanimité, je fus désigné pour rédiger le procès-verbal de réception, chacun étant trop heureux de s'affranchir d'un tel souci.

L'orgue fut béni, puis le fameux président improvisa. Quelle improvisation ! Quel tissu de platitudes prétentieuses et mal venues, exécu-

tées sur un instrument criard, à la soufflerie haletante ! En entendant ce fatras d'élucubrations inintelligibles, commencées en *ré* et finies en *mi bémol*, je fus édifié à la fois sur la valeur du compositeur et sur celle du facteur. Quelle messe ! Pardonnez-leur, mon Dieu, car ils ne savent ce qu'ils font, pensai-je. La seule chose divertissante était l'attitude de l'auteur, ses petits clignements d'yeux aux dames chargées des soli, l'air de parfaite admiration de tout le monde pour ce grotesque, véritable grand homme de province. Le monsieur au violoncelle, à son tour, vint miauler deux prétendues mélodies toujours du même auteur. Son jeu était une perpétuelle glissade à donner des nausées, puis des *vibrati* insensés lorsqu'il avait une note à tenir.

Le sermon vint suspendre toutes ces insanités musicales. Le vénérable prélat, qui demeura en chaire pendant une heure et demie, compara la musique que l'on venait d'entendre aux effluves d'un bouquet céleste dont le parfum devait monter jusqu'au Très-Haut. Puis ce furent des compliments pour l'homme de génie qui avait construit un instrument dont les accents auraient pu rivaliser avec ceux de la lyre du roi David.

Ce n'est pas sans un grand déploiement de courage que je parvins à subir jusqu'au bout

ces flots d'éloquence sacrée se déversant sur nos têtes par une température de 30 degrés. La délivrance approchait cependant, et après le dernier morceau dans lequel l'*Amen* se répéta une trentaine de fois, l'*Ite missa est* retentit et la musique des pompiers, sur un signe de son chef, attaqua comme sortie, et avec frénésie, l'ouverture de *Si j'étais roi*. Ouf ! j'étais libre.

A la cure on se congratula mutuellement et le déjeuner commença. Une délicate attention m'avait fait placer entre le facteur d'orgue et le compositeur, qui tous deux s'efforçaient de m'arracher quelques compliments ; mais rien ne réussit à me faire me départir d'une réserve qui, pour de plus intelligents, eut été suffisamment éloquente. « Eh bien, cher maître, me dit le président de la Société philharmonique, vous voyez, nous décentralisons ! Une exécution (et c'était le mot juste) comme celle de ce matin n'aurait pas été déplacée à l'Eglise de la Madeleine de votre Paris, mais j'ai préféré donner la primeur de l'œuvre à la paroisse où j'ai été baptisé. J'ai aussi quelques ouvrages que je destine à l'Opéra-Comique ; Carvalho compte beaucoup sur une de mes partitions, surtout sur une ouverture, car j'en ai fait beaucoup : c'est celle qui porte la lettre E de la série K. » Le facteur, de son côté, ne me pa-

raissait pas moins infatué de son mérite. « Avez-vous entendu mes fonds ? et mon grand chœur ? J'ai songé un instant à mettre l'orgue électrique, car je suis à peu près le premier qui aie compris le parti qu'on pouvait tirer de ce merveilleux agent de transmission. J'avais d'ailleurs communiqué mon système à Paul Ferrat, le collaborateur de mon vieil ami Barker. Sachez également que je dois construire pour l'église de Gisors un carillon de trois cloches qui jouera les airs les plus variés. » (!)

Le repas terminé, je m'approchai du curé et lui dis qu'étant obligé d'être chez moi le lendemain, j'allais reprendre le train de quatre heures. Il eut la discrétion de ne pas trop vouloir me retenir, me remercia avec effusion et me dit de penser à son procès-verbal de réception. Je le lui promis.

Dix minutes après j'étais à la gare ; la vieille servante qui me suivait me remit ma valise ainsi qu'un petit paquet accompagné d'une lettre. Je montai en wagon ; il était temps, car le train s'ébranla aussitôt. A peine installé, j'ouvris l'enveloppe que venait de me remettre la vieille servante, et qui m'intriguait quelque peu. Le papier qu'elle renfermait portait en tête cette devise imprimée : *Soyons indulgents*, et plus bas les mots suivants : *Souvenir du curé de****. Je m'assurai du contenu du petit

colis : c'était le christ en ivoire que j'avais admiré la veille. Cette attention délicate me toucha jusqu'aux larmes.

Rentré chez moi, je restai plusieurs jours sans vouloir rédiger le fameux procès-verbal ; je me trouvais en effet enfermé dans ce dilemme cruel : passer pour un imbécile ou un malhonnête homme si je disais du bien de l'instrument, ou être taxé de noire ingratitude si j'en disais du mal. C'était en effet à l'excessive bonté du vieux prêtre que la paroisse devait d'être dotée d'une *patraque*. Que faire ?

Le procès-verbal traînait depuis quelques semaines sur mon bureau, sans que j'eusse le courage de le terminer, lorsqu'un matin je reçus une grande lettre frangée de noir : le vieux curé venait de rendre son âme à Dieu.

Malgré la peine sincère que me causa cette triste nouvelle, je sentis qu'elle me délivrait d'un terrible embarras. C'était au curé que j'avais promis mon concours, mais à lui seul ; je déchirai donc ce que j'avais commencé et j'attendis. Je reçus peu de jours après un mot du fameux président qui m'informait que dans les papiers du vieux prêtre on n'avait trouvé aucun procès-verbal de réception et qui me priait de réparer cet oubli. Je m'en tirai avec un gros mensonge et je répondis qu'en cherchant mieux on trouverait cette pièce ; mais

que, pour moi, ayant négligé d'en conserver la copie, je ne me sentais pas disposé à recommencer mon travail.....

.....

Quelques années plus tard, un de ces hasards qui se rencontrent quelquefois me ramena dans la ville où j'avais autrefois reçu l'hospitalité du vieux curé. C'était au commencement de mai. Après avoir vaqué à quelques affaires, je devais repartir le soir même à neuf heures ; l'idée me vint de revoir la vieille église que j'avais trouvée si intéressante, mais que je n'avais pu visiter qu'à la hâte la première fois. Arrivé sur le parvis, j'entendis des chants du *Mois de Marie* ; je pénétrai dans l'église, qui était toute parée et illuminée. Oh surprise ! l'orgue préludait et je fus saisi de l'éloquence de sa sonorité. Je ne rêvais pas et me sentais gagné au charme irrésistible de ses accents à la fois doux et graves ; j'entendis dans un profond recueillement une admirable prière exécutée *sur les fonds* que je reconnus pour être de mon vieil ami Guilmant. Après la bénédiction, l'orgue attaqua au *grand chœur* la fameuse fugue en *sol mineur* de Bach. Cette fois j'étais transporté et ne pus résister au désir d'aller féliciter le virtuose qui venait de m'émouvoir si vivement. Je franchis d'un bond le petit escalier que je connaissais déjà et me dressant

en face de l'organiste : « Monsieur, lui dis-je, permettez à un vieil artiste de venir vous complimenter. Vous êtes admirablement doué et vous avez dû étudier d'une façon bien sérieuse, sous une bien bonne direction, car ce que je viens d'entendre est superbe ! » — « Je vous remercie, me dit l'artiste, un tout jeune homme ; puis il ajouta : je suis élève de César Franck. » — « J'ai trouvé votre instrument bien changé, repris-je, car j'ai eu l'occasion de l'entendre il y a quelques années ; il a dû être réparé de fond en comble. » — « Il n'a pas été réparé, me dit le jeune organiste ; je n'ai consenti à venir en province qu'à la condition d'avoir un excellent instrument, et comme le curé actuel est un dilettante, il a obtenu des fonds, et j'ai le bonheur aujourd'hui de jouer sur un véritable *Stradivarius*. » — « Comment, un *Stradivarius* ! m'écriai-je. » — Certainement, reprit mon interlocuteur, voyez plutôt, et du doigt il me désigna l'inscription gravée au-dessus des claviers. J'y pus lire : CAVAILLÉ COLL.





SOUVENIR
D'UNE SOIRÉE D'ADIEU
AU GRAND THÉÂTRE DE MARSEILLE



Bien des années me séparent déjà du temps où j'étais professeur de violoncelle à Marseille et soliste à son grand théâtre. Au premier titre, j'émargeais alors au budget municipal. C'était bien peu de chose, car l'administration comptait comme un appoint aux modiques appointements qu'elle m'allouait, l'autorité que devait donner en ville le titre de professeur au Conservatoire. Elle imitait en cela cette grande administration de l'État qui compte sur les étrennes du premier de l'an pour payer maigrement les malheureux facteurs.

Quant au Grand Théâtre, c'était autre chose ; la place de soliste, rétribuée 175 francs par mois, vous livrait pieds et poings liés à un directeur, j'allais dire *un montreur*, qui donnait le grand opéra quatre fois par semaine, et réservait les autres soirées à l'opéra-comique

suivi de ballet. Ajoutez encore les répétitions de jour pour donner du nouveau à un public d'abonnés blasés qui venaient au Grand Théâtre pour faire leur digestion, un bon somme et lorgner *les belles petites* qui constellaient les places de fauteuils d'orchestre. Jugez du labeur qui enchainait un musicien de quelque talent à ce terrible métier.

Je me plaignais tout à l'heure des abonnés : qu'était donc le gros public ? Il était méridional, et c'est tout dire ; enthousiaste jusqu'au délire quand l'artiste chanteur avait du *galoubet*, mais terrible pour celui qui n'avait qu'une voix médiocre ; celui-là, il le prenait en grippe : à l'un, il prodiguait des fleurs et des bravos ; à l'autre, il jetait des pommes et des sous. Aussi quel bruit, quelle poussière aux jours de débuts ; que d'applaudissements, de sifflets, de bousculades à la fameuse soirée d'adieu du 30 avril. C'était surtout à cette dernière représentation que le public attendait les artistes auxquels il voulait manifester sa sympathie ou son antipathie par un triomphe ou *une conduite de Grenoble*.

Il me souvient qu'à une de ces soirées terminales et interminables, le ténor T... devait chanter. Celui-là était loin d'avoir conquis les suffrages du public ; non qu'il manquât de talent, mais il n'était plus jeune hélas, et subs-

tituait aux notes élevées, habituellement prises de poitrine, un registre de tête qui avait le don d'exaspérer les fils des Phocéens. C'est surtout dans le fameux air de Guillaume Tell, *Suivez-moi*... que cette substitution se faisait sentir. Et puis, le public se rappelait encore avec quelle audace le ténor Lefranc poussait son fameux *ut* de poitrine qui faisait trépigner la salle de bonheur, soulevait en même temps que l'enthousiasme un nuage de poussière asphyxiante.

Une contestation entre le directeur et son pensionnaire avait achevé de rendre la situation du pauvre ténor extrêmement difficile. Un artiste contesté est toujours mal avec son *impresario*. Celui du Grand Théâtre était connu pour l'arrogance que lui donnait sa situation officielle ; il ne manquait jamais une occasion d'être désagréable pour son malheureux pensionnaire qui lui déplaisait. Je n'ai donc pas besoin de vous dire qu'à la soirée d'adieu en question, il lui réserva un numéro de son choix, et ce fut précisément le fameux air de *Suivez-moi* qui devait terminer la représentation.

C'était une vengeance féroce, mais il n'y avait pas à discuter avec un tel directeur ; T... le savait, aussi s'épargna-t-il l'affront d'un refus brutal et accepta sans observations le

morceau qui lui était imposé au tableau de service.

Je me souviens que quelques instants avant cette mémorable représentation, lorsque je passais sur la scène, ma basse à la main, pour me rendre à mon pupitre, j'entendis derrière le rideau la rumeur d'un public impatient de manifester. Au milieu de ce brouhaha spécial aux salles pleines, émergeait par moment le son strident des sifflets à roulettes ; c'étaient des chefs d'attaque qui donnaient la note pour l'aubade de remerciements aux artistes qui n'avaient pas réussi à lui plaire. Au milieu de tout le personnel prêt à paraître en scène, je rencontrai mon pauvre artiste déjà costumé ; il était appuyé à un *portant*, et paraissait très préoccupé. J'allai à lui pour l'encourager, car j'avais été très touché de la spontanéité avec laquelle il avait accepté de chanter à titre gracieux dans un concert que j'avais organisé peu de temps auparavant pour un de mes élèves malheureux.

« La soirée sera chaude pour moi, me dit-il. » C'étaient les paroles de Damiens, le jour où il fut écartelé en place de Grève. « Courage, lui dis-je, vous avez aussi beaucoup d'amis, croyez-le. » — « Si je n'étais pas chargé de famille, reprit mon interlocuteur, je me serais épargné une bien grande humiliation ce soir ;

mais résilier avant la clôture, c'était perdre ma réputation. Les correspondants me jetteraient à la face que je n'ai même pas pu terminer la saison, et mes pauvres enfants dont la mère est mourante... Enfin, à la grâce de Dieu ! » Il détourna la tête pour me cacher ses yeux remplis de larmes, je lui serrai la main et me rendis à ma place ; il était temps, car j'étais à peine assis qu'on sonnait l'ouverture.

Cette représentation se composait comme toujours d'un spectacle *panaché* d'ouvrages anciens et modernes qui avaient défrayé la saison théâtrale ; c'étaient des actes entiers, des chœurs, des ensembles, trios, duos, solis, ballets, etc. Il y eut bien quelques protestations du public : mais ce qui à Paris eut pu paraître monstrueux, n'était en cette circonstance et à cette latitude que très mesuré.

Le succès de la soirée fut pour le vieux trial Nief, sans voix, très comique et très aimé du public. Il vint, sous le fallacieux prétexte de chanter l'*Air du Sommeil* de la Muette, faire une conférence en provençal pour redemander la subvention que les édiles avaient cru devoir supprimer cette année-là, ce qui laissait la porte ouverte aux combinaisons administratives les plus fantaisistes. Ce numéro, qui fut l'avant-dernier du programme, eut un succès de fou rire. Malgré l'heure avancée (près de

minuit), l'artiste avait l'air d'allonger à plaisir son monologue. A ce moment, je crus voir de ma place le ténor T... entrer dans la loge du commissaire central. Celui-ci paraissait s'impatienter d'entendre cette fantaisie intempes- tive, qui n'était pas au programme. Peut-être même voyait-il sujet à verbaliser ; mais dans ces soirées-là, il était de tradition que la police se montrât tolérante. Cependant ce fut l'audi- toire qui parla le premier, et soudain un formi- dable *assez !*... retentit, suivi de plusieurs autres. Nief se retira, très applaudi néanmoins, et le rideau tomba.

Un frémissement d'aise courut dans la salle ; on attendait la victime ; puis, le tumulte re- commença. On s'impatientait maintenant, on demandait le *Sui-vez-moi* sur l'air des lam- pions. Cependant la toile restait toujours baissée. Qu'y avait-il ? je ne sais ; mais nous vîmes tout à coup le grand lustre s'éteindre et le commissaire gagner le devant de sa loge en faisant signe qu'il avait une communication à faire. Il y eut un instant de silence.

« Messieurs, dit-il en tirant sa montre, la représentation est terminée, et l'engagement de M. T... finissant le 30 avril, il est actuelle- ment dégagé vis-à-vis de l'administration puis- que nous sommes depuis dix minutes au 1^{er} mai ; je vous engage donc à vous retirer en

ordre et tranquillement. Ne me mettez pas dans la pénible nécessité d'avoir recours à la force pour faire respecter la loi. »

Il y eut un moment de stupeur, puis de toutes parts éclatèrent les cris de : *Enlevez-le ! fermez la boîte !* On vit des spectateurs des quatrièmes galeries descendre sur les troisièmes, ceux des secondes envahir les premières. Les oranges, les berlingots, les petits bancs, les pièces de deux sous pleuvaient comme grêle sur l'avant-scène ; tout était envahi et c'est avec une peine inouïe que nous pûmes, à l'orchestre, nous retirer sans avoir nos instruments brisés. Enfin les agents et les soldats intervinrent ; en quelques minutes, la salle fut évacuée, et les récalcitrants furent conduits au violon.

En regagnant mon domicile de la rue d'Aix, tristement impressionné de ce que je venais de voir et entendre, je me disais : S'il est vrai que la musique adoucit les mœurs, que deviendrait Marseille le jour où l'on fermerait son Conservatoire ?



TABLE

	Pages.
Souvenirs d'un musicien en province.....	1
Une réception d'orgue en province	47
Souvenir d'une soirée d'adieu au grand Théâtre de Marseille.	61



2

DU MÊME AUTEUR

Quelques considérations sur la Lutherie
1 volume in-8°, 1890 (*épuisé*)



ML270.4.T81

C036315841

U.C. BERKELEY LIBRARIES



C036315841

DATE DUE

**Music Library
University of California at
Berkeley**

